

Revue

# MASSENET



**N°15**  
Année 2019

## Ma vie avec *Don Quichotte*...

Gregory Reinhart

Le personnage de Don Quichotte m'avait impressionné fortement dès mon adolescence, surtout dans la comédie musicale *L'Homme de la Mancha* (*The Man of La Mancha*), partition que je connaissais par cœur et désirais interpréter déjà à 20 ans lorsque mon école produisait ce spectacle. J'étais inscrit à cette époque dans le département Théâtre de SUNY, l'université de l'état de New York, avant d'orienter mes études uniquement vers la musique, notamment le chant, dans la New England Conservatory of Music de Boston. Ma déception fut énorme lorsqu'on m'expliqua, pourtant avec délicatesse, que ce grand personnage aurait peut-être besoin d'un interprète avec « plus d'expérience ». Ils ont donné le rôle à un vieux de 27 ans. J'étais meurtri.

A Boston, ville très cinéophile, je découvris le film de Josef Pabst (1933) avec Feodor Chaliapine et la magnifique musique de Jacques Ibert : un moment important. Par ailleurs, dans ces mêmes années le célèbre cycle *Don Quichotte à Dulcinée* (1932-33) de Maurice Ravel m'était donné à étudier, avec bien sûr un vaste nombre d'autres mélodies et opéras du répertoire français, car il fut déterminé assez tôt que ma voix, mes sensibilités, avaient des points communs avec cette langue et ce style. Mais le chef d'œuvre de Jules Massenet sur ce sujet légendaire (composé en 1909, avec sa première en 1910) m'était encore complètement inconnu. Je me rappelle précisément, bien des années après, d'une interview pour la télévision (lors d'une création à Monte Carlo : *Dorian Gray* de Lowell Liebermann), que je me préparai à chanter moi-même, dans le théâtre Garnier où fut donnée la création d'un des ultimes opéras de Massenet, avoir invoqué non sans émotion Chaliapine et bien sûr Lucy Arbell dans le rôle de Dulcinée.

Pour revenir un instant sur mes premiers pas, c'était en juin 1980 à Paris où ma rencontre déterminante avec Jacques Chuilon eut lieu, le début de près de 40 années de recherches communes, de grands projets, préparations pour des spectacles et concerts dans les plus grands théâtres, et dans les répertoires français les plus étendus, de M.A. Charpentier, Campra, Lully, Rameau, mais aussi Bizet, Gounod, Fauré, Saint-Saëns, Debussy, Ravel, Poulenc, et bien sûr des compositeurs vivants. Une des premières aventures nous conduisit à préparer un récital avec le fameux *Don Quichotte à Dulcinée* au Festival de Saintes.

Notre passion pour la découverte fut parfaitement illustrée par une visite typique, un après-midi il y a si longtemps, dans l'excellent magasin de musique *Arioso*, je parle de l'ancienne boutique située près des Folies Bergères. Après avoir fait quelques sélections - car il faut dire que l'on achetait beaucoup de partitions dans ces années-là - Jacques sortit d'une vitrine un piano-chant de *Don Quichotte* de Massenet, dans une belle reliure en cuir doré. En me rappelant qu'il n'existait aucune impression ou réédition moderne (à cette époque), Jacques me dit « *Tu devrais l'acheter, tu le chanteras un jour* ». Raillant le prix tout de même un peu élevé - 500 francs - du fait qu'elle était « rare », je découvris à l'inspection qu'une page avait été somptueusement dédicacée par le compositeur au régisseur de l'Opéra-Comique. C'est bon, on achète ! A la caisse j'avais le propriétaire du magasin, que je vois encore prenant la partition avec respect. Gaffeur toujours, je plaisantais, « *Bon c'est cher, mais puisqu'elle est signée...* », me rendant compte à sa grimace au même moment qu'il n'avait pas vu l'autographe ! Il vérifie aussitôt, stupéfait, mais réfléchit aussi qu'il se voit obligé de me la vendre à ce prix « modique » - le contraire serait indécent - et face à son désappointement dont je retrouve l'écho encore aujourd'hui quand il tient occasionnellement la boutique, je suis parti avec une partition qui, je puis le dire sans exagération, a particulièrement

marqué ma vie, mon existence même, car enfin j'ai pu chanter le rôle de *Don Quichotte* dans une magnifique production au Brésil, qui a reçu des honneurs, des prix, et les éloges unanimes de la presse.

Comment m'est-il arrivé d'incarner le rôle-titre de cette œuvre emblématique de Massenet dans les plus grandes villes de Brésil ? J'avais déjà chanté depuis cinq ans, à São Paulo ou Rio de Janeiro, des rôles de Wagner tel Hunding (*Die Walküre*) et Hagen (*Götterdämmerung*), et le rôle d'Osmin (*Die Entführung aus dem Serail*) de Mozart, avec des collègues brésiliens ou internationaux dans un bonheur inimaginable. Le chef d'orchestre Luis Malheiro, que je considère l'un des meilleurs musiciens vivants, m'avait déjà proposé le rôle du chevalier à la triste figure, vu mon physique quelque peu... élancé, mais aussi le rôle de Gurnemanz (*Parsifal*). Malheureusement les budgets annuels des municipalités ont fait reporter cette programmation d'une année vers une autre, au point de me l'avoir fait presque oublier. Je rangeai la partition encore une fois. Presque deux années plus tard, une offre crédible me parvint pour chanter *Don Quichotte* alors que j'envisageais déjà ma retraite à plus de soixante ans !

J'avais quasiment arrêté de chanter : l'offre d'un premier plan de cet ordre me troubla. Une prise de rôle à ce moment de ma vie ? Partir à nouveau au bout du monde pour trois mois de travail intensif ? La vie en hôtel et les repas au restaurant, avec en plus un metteur en scène que je ne connaissais pas... J'ai dû consulter les personnes les plus proches, d'abord Jacques bien sûr, concernant le plan musical et vocal, puis mon frère aîné, qui comprenait surtout mes raisons de m'arrêter après tant d'années sur scène. Finalement je me suis laissé convaincre d'accepter ce défi avec l'argument suivant : qu'il me donnait une occasion en or de montrer aux « petits jeunes » comment un « vieillard » sait faire ! De plus, allaient certainement m'arriver des anecdotes incroyables à ranger dans mes souvenirs, à raconter dans mes vieux jours ! Et comme ils avaient raison... donc c'est l'intrépide *Don Quichotte* lui-même qui est remonté sur sa fidèle Rossinante et reparti pour des nouvelles aventures !

Un tel personnage inoubliable, touchant, subtil mélange de folie et de sérieux, d'extravagance et de piété, offre la possibilité d'exploiter et d'exprimer un large éventail de sentiments que la basse à qui revient l'honneur de l'incarner reçoit comme une bénédiction, mais encore faut-il en trouver les clefs.

Le texte – d'après une pièce à la mode de Jacques Le Lorrain et adapté par Henri Cain – s'éloigne sensiblement de Cervantès, plutôt âpre et parodique, satire de l'idéal chevaleresque du moyen-âge. L'un des changements les moins anodins concerne Dulcinée, une belle jeune fille courtisée, au lieu du laideron original. Ainsi le spectateur voit le monde à travers les yeux de l'amoureux transi, de l'aventurier du troisième âge. Ce *Don Quichotte* devient chacun de nous, ce qui n'est pas une mince affaire pour celui qui l'incarne.

La réussite de notre version dut beaucoup de son impact aux décors inspirés des gravures de Gustave Doré en quelque sorte revues par Vélasquez. Ce fut un cadeau de plus que de travailler dans ces conditions d'amour et de respect pour la partition, et bien sûr pour les chanteurs. Dans cette ambiance, rare de nos jours si je puis dire, je me suis régalé.

Dès son entrée sur scène, *Don Quichotte* apparaît plus qu'adoré, réclamé depuis déjà plusieurs pages par la foule (« Allégresse ! Vive, vive *Don Quichotte*... »). Les deux premières phrases chantées du héros comme étourdi, dans l'ivresse de son entrée triomphale à cheval, m'inquiétaient (« C'est merveille de voir comme l'on me connaît ! »). Elles sont vocalement

difficiles, angulaires, ambiguës et guère évidentes à restituer pour l'interprète. J'ai finalement découvert qu'il faut s'y donner et même s'y abandonner dans la bienveillance, un trait de Massenet qui à mon avis ressemble à la personnalité du compositeur lui-même. Ces phrases surprenantes sont malgré tout extrêmement efficaces. Il faut s'inspirer des multiples et minutieuses indications (« Cédez », « a Tempo ») qui parsèment la portée - comme dans toute son écriture pour le théâtre - pour échafauder le personnage, sa bonhomie et sa générosité, créant indiscutablement un rapport de sympathie avec le public (j'entrais sur scène la lance à la main, assis sur un cheval... factice !).



« Quand apparaissent les étoiles » arrive au moment où la foule laisse le vieux chevalier seul dans ses contemplations sous le balcon de Dulcinée. S'accompagnant lui-même à la mandoline, voici quelques phrases vocales parmi les plus belles de Massenet, deux strophes d'une pureté néo-médiévale, une parfaite image de notre héros éperdu, seul dans la nuit. Mon astuce, au lieu de jouer d'un instrument factice, fut de faire la pantomime... avec mon épée !

Un duo charmant et coquin suit avec Dulcinée, où l'on découvre que le vieil homme, sous le charme, est taquiné, manipulé par cette belle femme avec ses ruses (« J'aime les paladins et les poètes... »). Elle obtient de lui la promesse de rapporter un collier précieux. La scène est drôle et captivante.

Mais ensuite, vient une écriture insolite, merveilleusement inspirée : la scène où Don Quichotte se prend pour un grand poète (« C'est vers ton amour... ton amour ...mour ... jour ! ...nuit et jour ! Que je soupire nuit et jour ! »). Il décide de composer une lettre à Dulcinée, un poème, une ode. Ironique et drôle, c'est un moment de pur Cervantès. L'humour réside dans la banalité des propos, son narcissisme : Don Quichotte est amoureux de l'amour ! La musique, exquise, coule d'une invention et d'un charme digne des plus grandes créations de Massenet, et c'est un bonheur de l'interpréter : il faut montrer des ressources de musicalité, de fantaisie et de poésie délicate. L'esprit en est spécifiquement français par le décalage voulu entre la situation et le personnage qui n'est jamais tout d'une pièce. Dans une atmosphère particulière sur son vieux canasson, au simple clair de lune, avec Sancho à pied, épuisé, Don Quichotte avance, effervescent de jeunesse et d'inspiration, autosatisfait de son génie. Avoir pu chanter cette scène singulière avec une orchestration d'une telle finesse reste un de mes meilleurs souvenirs.

Après un air magnifique de Sancho (« Les femmes, Chevalier, c'est tout mensonges et ruses ! »), suit la très attendue scène des moulins à vents. L'orchestration y est géniale. L'écriture pour les voix des deux hommes géniale très exigeante pour les ressources des chanteurs et physiques et vocales, l'est tout autant : l'effet de la scène tenant à la puissance de l'orchestre où les deux voix graves en contrepoint, chantent à pleins poumons (« Géant, géant, monstrueux cavalier ! ») est saisissant. Je peux dire qu'il m'a été plus qu'utile d'avoir chanté les rôles de Wagner avant d'aborder cette écriture ! A nouveau, l'impact sur le public est garanti : une tombée de rideau gratifiée par des applaudissements très enthousiastes, à la fin du premier acte.

Il y a encore un autre moment très enrichissant pour l'interprète, la scène où Don Quichotte étonne les méchants - après avoir été violenté et ridiculisé par ces mêmes bandits - avec sa dévotion sincère dans la plus grande simplicité (« Seigneur, reçois mon âme... »). Il tombe à genoux, avec les mains ligotées en arrière. On peut y voir une évocation de la passion du Christ, bien que nous n'ayons jamais cherché à le souligner. C'est un moment de douceur avec un calme exquis venant de l'orchestre. C'était pour moi l'occasion de chanter avec une émission de pur legato, piano et doux. Simplicité dans la mise à nu d'une intimité avec Dieu, clarté de la diction voilà les axes qui doivent guider l'interprète. Ce n'est pas la seule fois où la musique d'église vient se glisser à l'opéra chez Massenet sans doute inspiré par Gounod.

La prière achevée, les bandits très émus, Don Quichotte brise ses chaînes et se met sur pied pour déclarer sa mission : aider les plus pauvres, aimer les mal-aimés (« Je suis le chevalier errant »). Il rend dignement et noblement le collier qu'il avait gardé précieusement. Sa déclaration de foi est toujours émouvante pour moi, le texte d'une grande beauté dans un discours généreux fait l'éloge de la pauvreté. De nouveau, succès assuré par le compositeur avec cette scène terminant par un crescendo d'orchestre soigné.

D'autres moments brillent bien sûr, se distinguent encore par leur humour ou leur charme, mais je pense ensuite au grand duo dans lequel Don Quichotte se sépare de sa Dulcinée bien-aimée, qui avoue enfin sa profonde tendresse pour le vieillard, mais lui dit qu'il faut se séparer (« Tu m'as brisé le cœur/Je t'ai livré mon cœur »). C'est unique dans mon répertoire pour deux raisons, d'abord pour les phrases à chanter si larges et mélodieuses, si gratifiantes pour une basse avec un luxueux accompagnement d'orchestre particulièrement lyrique, mais surtout parce que c'est le seul duo passionnément « amoureux » que je connaisse pour basse et voix de femme. Les phrases décrivent parfaitement ces sentiments d'affection, de regret, du moment unique et final, car il faut se quitter maintenant.



L'ultime scène, quasiment l'Acte V tout entier, est bien connue comme une des « scènes de mort » les plus belles de tout le répertoire d'opéra. Elle est précédée bien sûr par l'exquis et mélancolique « 2<sup>ème</sup> interlude » qui met si bien en valeur l'expressivité du violoncelliste, suivi par l'Andante sostenuto, l'ambiance de la nuit étoilée, la solitude de Sancho qui chante le ravissant et plaintif « O mon maître, ô mon grand ! ».

Dans ces ultimes moments de vie, restent des consolations pour Don Quichotte (« Sancho, mon bon Sancho, nous allons nous quitter... »). Il explique que « C'est la chose fatale, Tu n'es qu'un homme enfin, tu veux vivre... et je meurs... » puis il meurt... ou presque... en chantant, bien sûr, c'est de l'opéra quand même ! En fait, il se lève à nouveau dans un dernier élan si caractéristique : « Oui ! je fus le chef des bons semeurs ! J'ai lutté pour le bien, j'ai fait la bonne guerre !... ah ! » Puis il rappelle au pauvre serviteur qu'il avait promis de lui donner une île parfaite : c'est l'île des rêves celle que l'on crée soi-même à force de la vouloir.

La voix de Dulcinée semble apparaître dans l'imagination de Don Quichotte (en fait l'on entend Dulcinée dans les voûtes du théâtre, ou dans les coulisses), il confond l'étoile céleste de Vénus avec la vision de sa femme idéalisée, puis doucement il meurt, pour de bon. L'écriture pour la voix est délicate, poétique, imaginative, et très efficace. Au point de vue interprétation, le tout est plus exigeant que l'on pourrait l'imaginer. Il faut garder son sang-froid, compter les temps pour rester en mesure avec le chef dans le contrepoint des voix, tout en étant allongé à même le plateau de la scène, il faut retrouver sa voix de mélodie, la ligne intacte du chant, malgré l'émotion très prenante.

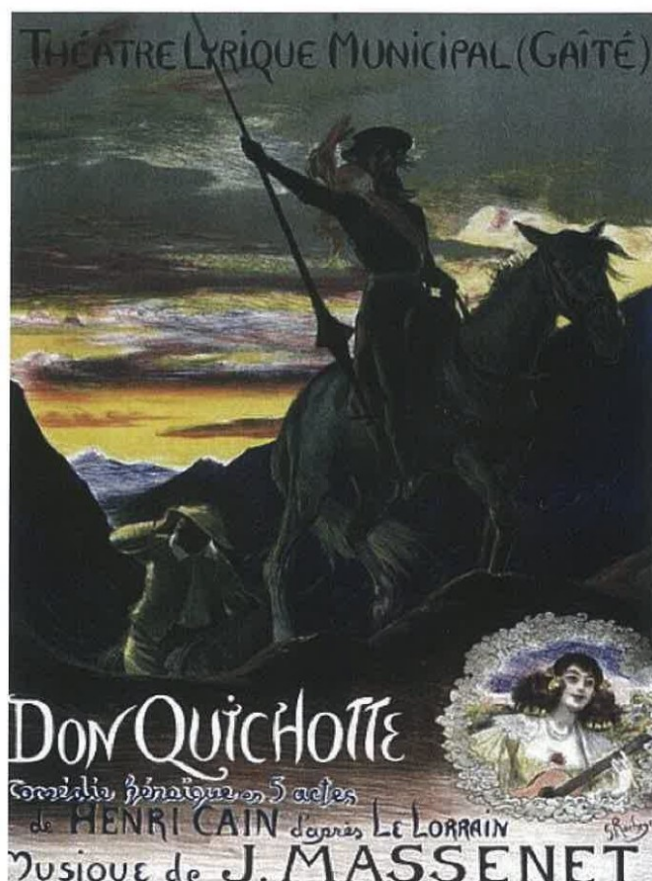
Il faut chercher la façon de faire la plus honnête, comme disent les acteurs d'aujourd'hui, car la sincérité de Don Quichotte, et l'effet sur les spectateurs en dépend. On m'a confié que dans le public les gorges étaient serrées, même au dernier balcon, et que les larmes coulaient abondamment pendant cette scène, et j'ai toujours été ravi de l'apprendre !



En laissant pousser pendant plusieurs mois ma barbe blanche pour le rôle j'ai découvert qu'il est amusant de se promener en ville à travers le monde, nuit et jour, dans les supermarchés, dans le métro et dans les bus, ou au restaurant, avec ma 'triste figure'. Tout le monde reconnaît Don Quichotte ! Je me suis entraîné dans les salles de sport pour rester mince mais agile, rapide et en forme. J'avais la chance que les intentions du metteur en scène, depuis le début des répétitions, aient été de donner un spectacle *Don Quichotte* comme l'on imagine, comme en rêve la mémoire collective. Quand il m'a vu la première fois, le metteur en scène Jorge Takla, soulagé, pensa : « Ça y est, nous avons notre Don Quichotte », mais il ne me le confessa que plus tard.

Massenet m'a donné des outils pour créer un personnage à multiples facettes : étrange, comique, pathétique, universel, rêveur, énergétique, abattu, courageux. Sa musique fut pour moi décisive

dans les choix entre le texte et la musique, ce que je ne regrette pas. Dans mes choix artistiques la beauté vocale (au mieux de mes moyens) fut primordiale, et je remercie mon entraîneur Jacques Chuilon pour cela. Scéniquement, j'ai tiré maints exemples de mon passé personnel, inspiré par l'innocence en amour de Charlie Chaplin, la sens burlesque de Lucille Ball, le génie tragi-comique de Buster Keaton aussi. Don Quichotte est pour moi un rôle à incarner non seulement musicalement mais plastiquement, avec une part importante de pantomime proche de la commedia dell'arte. Que je termine ma carrière avec cette expérience ne me laisse presque rien à désirer. J'ai tout donné, et fus admiré, c'est à dire accepté, et récompensé ainsi. Je repars avec gratitude pour d'autres horizons, et comme le héros de Cervantes, d'autres aventures.



**Gregory Reinhart, basse**, a pris sa retraite de l'Opéra de Paris, où il chanta près de 200 spectacles depuis 1984. Il s'est également produit à nombreuses reprises au Théâtre des Champs-Élysées, au Théâtre du Châtelet, à l'Opéra-Comique, dans les principaux théâtres nationaux de France, et au Festival d'Aix-en-Provence. L'engagement au Festival Rossini de Pesaro lui ouvre une carrière parallèle en Italie, mais aussi en Allemagne, Suisse, Portugal, Espagne, Norvège, sans oublier le Royaume-Uni. Il chante au Jérusalem Festival, à Singapour, et très fréquemment aux États-Unis : Festival de Santa Fe, opéras de San Francisco, Washington DC et New York Metropolitan Opera. Au Brésil il rencontre un grand succès à partir de 2007. Membre fondateur des Arts florissants en 1979, il fut aussi très demandé dans la musique contemporaine avec plusieurs créations à son actif, mais sa préférence alla toujours au bel canto et à la musique romantique. Natif des États-Unis, il reçoit la nationalité française par décret en 2014.

Crédit photographique : Don Quichotte de Massenet, donné à São Paulo et à Rio de Janeiro dans une mise en scène de Jorge Takla, scénographie de Nicolás Boni, sous la direction musicale de Luis Malheiro. Gregory Reinhart, Don Quichotte, Luisa Franchesconi, Dulcinée, Eduardo Amir, Sancho. La production a reçu le prix du Meilleur spectacle de l'année au Brésil en 2016. © Heloisa Bortz.